



# L'Espoir du Monde

Bulletin des socialistes chrétiens - Fondé en 1908

«Socialiste parce que chrétien»

[www.frsc.ch](http://www.frsc.ch)

## dans ce numéro:

• **Maurice Bavaud a tenté de tuer Hitler: la Suisse l'a laissé mourir**

*sommaire complet en p. 8*

Edito

## Si Jésus revenait aujourd'hui

Par ses actes, par ses paroles et par les paraboles qu'il a inspirées, Jésus a toujours prôné l'amour du prochain, le partage et l'attention aux plus déshérités. Avec constance, il a rappelé les principes de solidarité et la nécessité de faire passer les valeurs chrétiennes avant les valeurs matérielles.

Si Jésus revenait aujourd'hui, il serait profondément dérouteré par la manière dont vivent les chrétiens. Partout où ils sont majoritaires, ils semblent avoir oublié les enseignements du christianisme. A l'image des marchands chassés du Temple, ils sont devenus obsédés par l'argent. C'est malheureusement lui qui sert aujourd'hui de référence.

L'écart entre les riches et les pauvres prend des proportions dramatiques. Selon le Centre Social Protestant, il y a en Suisse 800'000 personnes qui vivent sous le seuil de pauvreté, alors que notre pays compte 234'000 millionnaires.

Le sens du partage n'est malheureusement plus la préoccupation essentielle de beaucoup de chrétiens. Par ailleurs, ceux-ci, habitant en majorité dans les pays occidentaux et riches, n'hésitent pas à piller les richesses de la Terre et à affamer des régions entières pour améliorer leur confort. Aujourd'hui, nous consommons des ressources naturelles correspondant à quatre fois ce qui est disponible sur la Terre.

Nous devons nous souvenir de cette parole de Saint-Exupéry: «La Terre ne nous a pas été donnée par nos parents, mais prêtée par nos enfants».

En tant que chrétiens, nous devons respecter le message d'amour du Christ et nous engager pour que notre monde ne ressemble pas aux images du veau d'or ou des marchands chassés du Temple.

Nous devons surtout nous souvenir d'une célèbre phrase de la Bible: «La foi sans les oeuvres est inutile.» (Jacques 2, 20)

Rémy Cosandey

*(Message du mardi 23 août 2011 au temple du Locle, en ouverture du camp de Vaumarcus «Ouverture et partage»)*

**Retours:**  
Georges Nydegger  
Falquets 15  
1 223 Cologny

P.P.  
1450 Ste-Croix

### Prochaine journée de la Fédération romande des socialistes chrétiens

Le comité romand a choisi la date du samedi 4 février 2012 pour notre prochaine journée d'étude.

Le lieu et le sujet (Palestine et Israël) seront présentés dans notre prochain numéro.

## Maurice Bavaud a tenté de tuer Hitler: la Suisse l'a laissé mourir !

Une plaque sur sa maison natale du chef-lieu neuchâtelois, un panneau au Musée de la Résistance de Berlin (maison natale du comte Von Stauffenberg, autre grand résistant anti-hitlérien), une statue moderne et récente aux limites lacustres de la ville de Neuchâtel. C'est à peu près tout. Le Romand Bavaud a payé de sa vie son attitude cohérente, guillotiné à 25 ans par un bourreau célèbre, après sa condamnation à mort, dans la cour de la prison de Berlin-Plötzensee. C'était il y a tout juste 70 ans. Les faits sont connus. Naissance dans une famille modeste, aîné d'une fraterie de sept enfants, d'un père facteur, la mère tenant une épicerie en ville.

Quant à sa réhabilitation, la cause de Bavaud semble une affaire encore très difficile à digérer pour nos autorités actuelles, pourtant non responsables des agissements de leurs homologues durant la guerre. Pour les compensations, la RFA agit dignement. La Confédération, nullement ! Comme avec Carl Lutz, ambassadeur à Budapest, ou avec le commandant de police Paul Grüninger. Une Suisse si réticente à faire preuve de courage face à un martyr devenu un héros !

### Une impression de manquements

Un début de reconnaissance officielle est venu, tardivement, par les mots de Pascal Couchepin, alors président de la Confédération. Un mot, récemment reçu de Madame Micheline Calmy-Rey, confirme l'orientation peu changée de nos gouvernants; aucune compassion n'y transparait. Hélas. Pourtant le conseiller fédéral Felber écrivait en 1989 qu'il «y a une impression très amère de manquements de l'Administration de l'époque... On ne saurait cacher des pans entiers de notre histoire contemporaine...»

Maurice Bavaud aurait-il pu être sauvé ? Celui qui a réussi à ébranler Hitler aurait pu

l'être, si la Suisse avait fait son devoir avec grandeur et classe. C'est certain. Elle aurait défendu un héros au lieu d'avoir à se justifier, des décennies durant, suite à son martyre. Si un journaliste courageux avait eu vent de l'affaire, l'attitude de l'ambassadeur indigne aurait été autre. Comme l'a écrit une lycéenne «*si la Confédération s'était bougée en 1939, il aurait survécu.*»

Chez Maurice Bavaud, quel rôle a pu jouer la religion dans son parcours de vie ? Ce Neuchâtelois qui osa tenter, tout à fait seul et par trois fois, de tuer Hitler en son Allemagne, en 1938 déjà. C'était la veille de la Nuit de Cristal. Il était l'un des premiers à tenter l'inimaginable, traumatisant pour la vie le tout-puissant Maître du Reich qui craignait dorénavant les «attentateurs» solitaires. C'est pourquoi il a fait définitivement interdire les représentations du drame de Schiller, *Wilhelm Tell*, un autre résistant.

### «Le pacifiste»

Elevé dans la foi catholique, minoritaire en pays protestant, il était très imprégné par sa foi, suivant l'exemple d'un parent influent, curé de Praroman, son confident qui l'appelait le «Pacifiste». Sa vocation, à l'aune de ses croyances, le pousse à suivre, après son apprentissage de dessinateur en mécanique, l'enseignement d'un Petit séminaire breton consacré aux vocations tardives. Il espérait être envoyé aux Seychelles, après la lecture des vies de missionnaires au Congo. Un Petit séminaire où il resta trois ans et où son pacifisme sembla s'épanouir, stimulé par un condisciple obnubilé par les figures négatives du Führer et de Staline.

Pacifiste il restait, n'aimant pas ce qui était militaire. Parce qu'il avait été blessé à 13 ans par des billots de bois, tombés d'un camion, il espérait, à la caserne de Colombier, être réformé malgré ses 1,82 m. Il avait néanmoins été recruté, la patrie ayant besoin de monde.

Contrarié, il avait dit à ses sœurs: «Ils ne me garderont pas longtemps !»

En octobre 1938, il part voir des parents en Allemagne, sympathisants du national-socialisme, pour soi-disant «chercher du travail», sans donner de véritable motif. Sur la route, il s'arrête à Bâle où il achète un revolver de poche avec le montant chapardé chez sa mère, renouant peut-être avec d'autres membres de la mystérieuse Compagnie du Mystère qui semblait vouloir lutter contre des tyrannies. Ce n'est pas confirmé. Le jeune Maurice, âgé de 22 ans, poursuivait le tyran dans toute l'Allemagne.

### L'ambassadeur n'a pas levé le petit doigt

A Munich, toute la *camarilla* nazie est là, avec les Goebbels, Himmler, Heydrich, tous alignés sur une artère, les mains levées pour le salut. Mais la portée de sa petite arme ne suffit pas. Dépité, il reprend le train, avec un billet insuffisant, presque plus d'argent, conservant son arme (!) et une lettre compromettante: acte manqué ? Il se fait arrêter par la *Reichsbahnpolizei* qui le transfère à la Gestapo. Qui ne le ratera pas. Huit mois à la prison «politique» de Berlin-Moabit et encore 18 mois de tortures avant de perdre la tête à 25 ans ! Le célèbre ministre, soit l'ambassadeur de Suisse, le très pro-nazi Hans Fröhlicher, n'a pas levé le petit doigt pour secourir notre compatriote, ayant «*les motivations (de celui-ci) en horreur.*»

Pourtant les Allemands avaient proposé d'échanger Bavaud contre des espions allemands incarcérés en Suisse. Des témoins oculaires ont raconté qu'après son exécution, l'ambassade suisse, avec le secrétaire Kappeler, sympathisant nazi, a fait la fête. L'acte de décès n'a été envoyé que quatre mois après les faits. Le gouvernement des Pilet-Golaz et Von Steiger, et leur Police fédérale, se permettant, en plus, d'intimider, d'enquêter et

de menacer la famille encore pendant des années. Seule l'Allemagne aura la dignité de réviser le procès et indemniser. Contrairement à la Confédération. Pendant son procès à Berlin devant le redouté *Volksgerichtshof*, le Tribunal du Peuple, devant son très courageux avocat allemand, il a courageusement répété qu'il «*considérerait le Führer comme une menace pour l'indépendance de la Suisse, pour le christianisme et pour toute l'humanité*». Il pensait à peu près la même chose de Staline.

### Le mépris

Abandonné, renié, méprisé dès son arrestation par les autorités suisses d'alors, on l'a dit. «*S'il s'était appelé de Montmollin ou du Pasquier, à la place de Bavaud, une rue de Neuchâtel porterait son nom... ou il serait encore en vie*», remarque l'un de ses frères. Ajoutant: «*Pour le fils d'une famille influente, le Département politique et l'ambassadeur Frölicher se seraient davantage démenés. Malheureusement, il ne s'appelait que Bavaud*».

Les mépris étaient aussi catholiques. Ainsi, après la disparition de Maurice, le curé avait promis une visite de deuil. Cela se fait chez les gens bien, n'est-il point ? Il n'est jamais venu. Un des frères de l'école catholique ne vint plus au magasin. Le directeur de l'école lui avait simplement interdit de fréquenter la famille.

Des années plus tard, après la guerre, lorsqu'une soeur de Maurice a voulu inscrire son fils à l'école catholique de Neuchâtel, on lui a répondu qu'il n'y avait plus de place. Elle apprit que d'autres enfants avaient été admis après sa demande. La famille attend encore des excuses des autorités catholiques.

En 1955, la Confédération helvétique demande la révision du procès de Maurice en République fédérale allemande. Pourquoi ? Nombreux sont ceux qui supposent - on peut les suivre vu les agissements antérieurs des autorités suisses - qu'ainsi le pays se donne bonne conscience et essaie

d'éviter un scandale si l'opinion connaissait mieux les inerties volontaires fédérales.

Personne ne sait où repose son corps. Deuil impossible, dans le travail de mémoire.

### Analyse d'une quête

A l'heure où se proclament encore des exclusions, où les altérités culturelles se pervertissent, il est temps de se remémorer les actes de ceux qui ont osé s'indigner et dire non ! Etait-il un idéaliste, à la limite inconscient, plus courageux que des politiciens d'avant guerre ? Un récent symposium à l'Université de Neuchâtel a tenté, une fois de plus, de faire le point. Quel que soit l'angle adopté pour analyser son parcours, il reste des mystères.

L'historien Marc Perrenoud analyse sa quête, comparée à celle d'un autre tyranicide solitaire Allemand. Georg Elser (1903-1945), également adversaire des nazis, auteur d'une autre tentative d'assassinat, un an après Bavaud. Il avait été témoin des explosions violentes de la Nuit de Cristal qui a vu la destruction, par des bandes fanatisées, de magasins de juifs et de synagogues dans toute l'Allemagne. Elser pensait que les dirigeants d'un pays capables de pousser à de telles extrémités allaient plonger l'Allemagne dans une grande guerre. Seule la disparition d'Hitler pouvait arrêter la catastrophe. En 1945, Georg Elser a été exécuté au camp de Dachau. Le colloque de Neuchâtel nous a appris qu'après la pose d'une bombe à Munich, à laquelle Hitler échappa par un changement d'horaire, il se retrouva, près de Constance, en fuite, à seulement 30 mètres de la frontière suisse. Le colloque a montré que les autorités helvétiques d'alors, poussées par des intérêts essentiellement économiques, l'auraient remis aux dirigeants nazis. Rappelons que les armes et les munitions de Bührle roulaient vers l'Allemagne, en wagons plombés, ou à travers le Lötschberg, chez Mussolini.

La question théologique est revenue dans les débats avec des allusions aux pères de

l'Eglise. St Augustin était ambigu, Thomas d'Aquin pas plus clair et Luther ambivalent entre l'ordre à maintenir dans un pays et les dérives d'un potentat auquel on peut s'opposer. Théologiquement, la volonté de tuer est-elle justifiable ? La notion de sacrifice au nom du bien commun peut-elle devenir un plan meurtrier pour le bien de la majorité ? Quelles peuvent être les critères de la théologie pour qualifier la trajectoire d'un Bavaud ?

Sur le plan psychologique, peut-on s'appuyer sur un schéma du complexe d'Oedipe pour expliquer la démarche de Bavaud: il aurait toujours dit oui, à ses parents, à ses patrons, à l'Eglise, pour terminer par un non monumental du tyranicide (même inachevé), risqué, mortel.

De son côté, Marie-Claire Caloz-Tschopp s'est appuyée philosophiquement sur Gilles Deleuze qui pensait que «*la majorité a toujours raison*». Mais comment s'inspirer de l'épopée de Bavaud pour éclairer philosophiquement des événements contemporains ?

### Il faut nous acquitter de ces dettes

Le passé vit encore, doit survivre dans le présent, parce que nous sommes redevables de tout ce que nous ont légué et ont accompli les générations précédentes; il faut nous acquitter de ces dettes en gardant la mémoire et les enseignements de ceux qui nous ont précédés, en pensant aux derniers mots de Maurice Bavaud avant sa décapitation, pour paraphraser son frère. Maurice écrivait: «*Je ne meurs pas chrétiennement mais stoïquement et... au revoir au ciel...*»

Raymond Zoller

Maurice Bavaud



*Révélat ce destin dans un article de l'illustré, en décembre 1976, nous nous sommes inspiré des recherches de l'historien germano-canadien Peter Hoffman auteur de Maurice Bavaud's Attempt to Assassinate Hitler in 1938, du discours de 1976 de l'Allemand Rolf Hochhut, auteur du Vicaire du Christ, analyse des réticences papales de Pie XII face aux exactions nazies. Ce qui a provoqué ensuite la parution du livre Schweizer Attentäter (Huber Verlag) de l'historien du Polytechnicum de Zurich Klaus Urner, ainsi qu'un film alémanique. (note de l'auteur)*

## Le capitalisme comme religion

Sur une analyse de Giorgio Agamben

Ne sommes-nous pas confrontés aujourd'hui à un sentiment diffus d'impuissance et une sorte de malaise lorsque nous évoquons l'action politique, ses visées, son efficacité, ses finalités ? Comment expliquer ce sentiment d'impuissance (réel ou non) devant l'emprise inéluctable du libéralisme mondialisé et du capitalisme ?

Ce court article cherche à montrer, à l'aide des analyses du philosophe politique italien Giorgio Agamben, qu'une des causes de ce sentiment d'impuissance serait liée à une conception du capitalisme érigé en «religion».

La sécularisation, pour Giorgio Agamben, ne permet pas une réelle remise en cause du pouvoir: *«La sécularisation politique des concepts théologiques (la transcendance divine comme paradigme du pouvoir souverain) se contente de transformer la monarchie céleste en monarchie terrestre, mais elle laisse le pouvoir intact»*<sup>1</sup>. Devant ce constat, il lui faut une alternative capable d'empêcher toute resacralisation; pour cela, il utilise le concept de profanation: *«La profanation, en revanche, implique une neutralisation de ce qu'elle profane. Une fois profané, ce qui n'était pas disponible et restait séparé perd son aura pour être restitué à l'usage. Il s'agit dans les deux cas d'opérations politiques: mais tandis que la première concerne l'exercice du pouvoir qu'elle garantit en le reportant à un modèle sacré, la seconde désactive les dispositifs du pouvoir et restitue à l'usage commun les espaces qu'ils avaient confisqués»*<sup>2</sup>.

En s'inspirant du philosophe Walter Benjamin, Giorgio Agamben montre en quoi le capitalisme lui-même, sur un modèle encore plus raffiné que celui évoqué plus haut dans le domaine de la théorie des concepts théologiques et politiques, peut se sacraliser et se faire «religion». On peut dire que le capitalisme est

religion dans la mesure où il est culturel (sans dogme, ni idée, ce qui le différencie du christianisme), sans répit (vacances comprises), consacré à la faute (non à l'expiation, c'est pourquoi il est une religion du désespoir) et voué à l'universalisation de la faute<sup>3</sup> (les intérêts, la dette non remboursable). Le capitalisme s'érige en religion surtout parce qu'il mélange constamment le sacré et le profane, rendant impossible toute délimitation. En quelques mots, il se sacralise justement par indifférenciation des sphères profanes et sacrées. Pourtant, le capitalisme devait nous rendre l'usage du monde, achever de le désacraliser, car il était lui-même profanation, mais désormais il nous coupe de ce qu'il devait nous rendre. Au lieu de cette restitution de l'usage sous la forme de nouvelles possibilités d'agir, nous sommes confrontés à une focalisation sur la consommation, le divertissement et l'exhibition. Ainsi, par le «capitalisme religion», la profanation elle-même est devenue un processus impossible et devient le signe d'une impuissance politique. A cet aspect, Giorgio Agamben ajoute que: *«Si profaner signifie restituer à l'usage commun ce qui avait été séparé dans la sphère du sacré, la religion capitaliste, dans sa phase extrême, vise à la création d'un Improfanable absolu»*<sup>4</sup>.

Cette confiscation de l'usage, visage aussi de la consommation et de l'exhibition, prend sa forme la plus explicite dans l'achèvement de la «muséification du monde»<sup>5</sup>. Dans l'exposition d'un tableau, d'une statue rituelle, ou encore d'une tribu (en la mettant dans une réserve), ce qui est profané n'est pas restitué, mais retiré: *«L'une après l'autre, progressivement, les puissances spirituelles qui définissaient l'existence des hommes - l'art, la religion, la philosophie, l'idée de nature et jusqu'à la politique - se sont retirées docilement dans un musée»*<sup>6</sup>.

Alors, comment rompre avec la domination de la «religion capitaliste», profanation factice, puisque inopérante, et qui revient à une resacralisation ? Toujours selon Agamben, pour lutter, il faut que la profanation libère le moyen de sa fin, c'est le sens même de la neutralisation évoquée plus haut. Cette émancipation libère l'usage vers de nouvelles possibilités qui ne sont plus déterminées par une fin au service d'un dispositif lié à une finalité (en termes de pouvoir ou d'efficacité).

Rompre avec la «religion capitaliste» et consumériste, c'est aller encore plus loin, c'est profaner l'Improfanable (parce que la profanation s'est arrêtée à mi-chemin comme dans le cas de l'exposition de l'objet dans le musée, il n'est pas réinvesti et restitué, il est simplement «vidé» de son ancienne fonction), ne jamais laisser un dispositif nous ôter les possibilités nouvelles ouvertes par l'usage découvert lors de la profanation.

Le monde, même sans Dieu (surtout sans Dieu !), peut encore se diviniser et cela se traduit par le sentiment que nous n'avons plus prise sur lui. S'émanciper de ce sentiment de fatalité pour redécouvrir que nous sommes libres, devant Dieu, n'est-ce pas le sens de la foi engagée ? La foi est profanation parce qu'elle sait ce qui est sacré.

Dimitri Andronicos

*Cet article est inspiré par l'intervention de M. Tristan Storme (Docteur, Centre de théorie politique, Université Libre de Bruxelles) dans le cadre du colloque «Religieux, société civile, politique» organisé par la faculté de théologie et des sciences des religions de l'Université de Lausanne. J'en fais ici une adaptation qui, pour des raisons de compréhension, est assez éloignée et incomplète par rapport à l'excellente présentation qu'il m'a envoyée pour l'Espoir du Monde. J'en profite pour lui exprimer ma reconnaissance et mon amitié. (D. A.)*

<sup>1</sup> Giorgio Agamben, *Profanations*, Paris, Payot-Rivages poche, 2006, p. 101.

<sup>2</sup> Ibid, p. 101.

<sup>3</sup> Ibid, p. 105.

<sup>4</sup> Ibid, p. 107.

<sup>5</sup> Ibid, p. 110.

<sup>6</sup> Ibid, p. 110.

## FEPS: une prise de position qui oublie la Bible

**Des règles honnêtes pour une économie équitable; un point de vue protestant sur les récentes crises financières et économiques.** Fédération des Églises protestantes de Suisse, 2010. (Disponible gratuitement à partir du site [www.feps.ch](http://www.feps.ch))

Interpellée par les récentes crises financières, la Fédération des Églises protestantes de Suisse (FEPS) a récemment publié cette brochure d'une centaine de pages à ce sujet. Il s'agit d'un document officiel, adopté par le Conseil de la FEPS le 10 juin 2010. D'ailleurs, elle prend régulièrement position sur des questions d'économie.

Le propre d'une Église est de prononcer des paroles prophétiques, de parler vrai aux pouvoirs. Et si l'on attendait une parole d'Église à propos de la crise financière, on attendrait celle des protestants avec un intérêt particulier. En effet, la réflexion de Calvin sur la dette, l'intérêt et la finance a tellement marqué l'histoire des idées qu'on lui attribue souvent l'invention du capitalisme<sup>1</sup>.

Or la Bible, source incontournable de toute réflexion protestante sur l'éthique, prend une position claire mais peu commode sur la question. «*Au bout de sept ans, tu feras la remise des dettes. Et voici ce qu'est cette remise: tout homme qui a fait un prêt à son prochain fera remise de ses droits: il n'exercera pas de contrainte contre son prochain... Il n'y aura pas de pauvre chez toi... pourvu que tu écoutes attentivement la voix du Seigneur ton Dieu en veillant à mettre en pratique tout ce commandement que je te donne aujourd'hui*» (Deut. 15, 1-2, 4-5). «*Si ton frère a des dettes et s'avère défaillant à ton égard, tu le soutiendras... afin qu'il puisse survivre à tes côtés*» (Lév. 25,35).

La Bible envisage le cas d'emprunts de détresse destinés à soulager des pauvres dépourvus des moyens de survivre, l'objectif étant d'entretenir la communauté humaine. Une des nouveautés de Calvin fut de distinguer ces prêts, qui ne visent pas à augmenter la production économique, de prêts d'investissement qui fi-

nancent justement l'acquisition d'un outil de production avec l'intention d'en tirer un profit. La brochure n'exploite aucunement cette distinction pourtant essentielle. De toute façon, Calvin insistait sur le fait que, même dans le cas des crédits destinés à la production, le créancier et le débiteur doivent se partager équitablement les bénéfices ainsi que les risques de l'opération, sans oublier le public en général, puisqu'il est aussi partie prenante à l'opération.

La crise financière de 2010, en Grèce et ailleurs dans la zone Euro, plonge ses racines dans des budgets dont le déficit finançait précisément une politique sociale destinée à améliorer le lot des démunis. Les dettes encourues entrent ainsi dans la catégorie dont traitait la Bible. Pire encore, la crise des *subprimes* trouvait sa source dans des emprunts auxquels des créanciers avides poussaient des paumés, des gens non seulement démunis de moyens financiers, mais dépassés par les arguments des prêteurs. Comble de maladresse (restons polis), la brochure relève non pas la qualité de paumé des débiteurs, mais leur couleur (p. 45) !

Les auteurs ont lu les journaux bien-pensants: ils citent *La Neue Zürcher Zeitung*, le *Handelsblatt*, le *Tages-Anzeiger*, *Die Volkswirtschaft*, *Die Zeit*, le *Financial Times* et *Bloomberg Business Week*. Ils en retiennent non seulement les informations mais encore les opinions. Oubliant le précepte que reflète la rédaction de la Bible, selon lequel il faut regarder le monde du point de vue de la victime, ils se concentrent sur les moyens d'entretenir le bon fonctionnement des institutions de l'économie, autrement dit des outils des créanciers.

La tradition protestante offre des trésors à partir desquels construire un argumentaire sur

les récentes crises financières, mais les auteurs passent outre (Luc 10, 31-32) pour se servir dans un choix disparate de philosophies pas toujours bien assimilées: ils se trompent par exemple sur le sens de l'argument clef de la théorie de justice de Rawls (p. 65).

La confiance constitue presque un leitmotiv de la brochure. Alexander et Tschopp, dans leur étude sociologique des attitudes des banquiers protestants genevois<sup>2</sup>, révélaient la place importante qu'y joue la confiance entre le banquier et son client. La brochure nous offre un nouvel affleurement de cet élément enfoui dans le subconscient de l'éthique protestante. Il s'agit bien de sociologie, car la théologie protestante ne prête que peu d'attention à la confiance en l'autre. Lorsqu'elle s'y penche c'est plutôt pour appeler à la confiance envers et contre toute évidence, comme expression exigeante de l'amour inconditionnel du prochain<sup>3</sup>. Ainsi Jésus choisit Judas comme disciple en toute connaissance de cause (Jean 6,71), bien «*qu'il (fût) voleur et que, chargé de la bourse, il dérobait ce qu'on y déposait*» (Jean 12,6). Voilà de quoi interpellier les auteurs, mais ils passent encore outre.

Édouard Dommen

<sup>1</sup> Edouard Dommen et Marc Faessler: Calvin et le prêt à intérêt, in Paul H. Dembinski, Pratiques financières, regards chrétiens, Paris, Desclée de Brouwer, 2009

<sup>2</sup> Daniel Alexander et Peter Tschopp, Finance et politique: L'empreinte de Calvin sur les notables de Genève, Genève, Labor et Fides 1991

<sup>3</sup> Ellul, Jacques, La foi au prix du doute, Paris, Hachette 1980

## Témoïn

Dans la Bible le mot «témoïn» concerne le témoignage en justice. Témoigner en justice est une chose grave. La loi mosaïque exige, en cas d'accusation pouvant entraîner la mort, la déposition de plusieurs témoins. La «nuée de témoins» de l'épître aux Hébreux (chap. 11) est faite d'hommes qui ont cru les promesses de Dieu, qui ont reconnu sa main dans les délivrances et les jugements dont ils ont été les objets, qui ont attendu la délivrance à venir dont des premiers événements étaient le signe précurseur. Le peuple de Dieu est son témoin parmi les nations, il annonce et confesse le Dieu vivant (Esaïe 43,10-12).

Les témoins, dans le Nouveau Testament, ce sont d'abord ceux qui ont connu Jésus, qui ont été associés à son ministère, qui ont été les témoins oculaires de sa passion et de sa résurrection. Leur témoignage porte donc sur des faits. Mais il ne s'arrête pas là: qui est Jésus ? Seul peut être son témoin celui qui reconnaît en lui l'Envoyé de Dieu annoncé par les Ecritures, et qui le confesse

comme Seigneur et Sauveur. Il s'agit dès lors d'une vérité révélée et proclamée. Plus tard le terme de témoin est étendu à ceux qui, sans avoir connu Jésus selon la chair, l'ont connu et confessé comme le Vivant, le Seigneur; c'est le cas de saint Paul (Actes 22,15 ; 26,16 ; cf 1 Corinthiens 15,1-11), et de tous ceux qui, à la suite des apôtres, confessent publiquement le Christ crucifié et ressuscité.

Le témoignage est confession de la bouche, proclamation de l'Evangile. Mais, pour être authentique, il suppose l'engagement de toute la personne, de toute la vie du témoin. Déjà dans le judaïsme tardif beaucoup de croyants avaient scellé de leur sang la confession de leur foi et le mot témoin était devenu synonyme de martyr. Tertullien écrit que «le sang des chrétiens a été le germe de l'Eglise». Le mot grec de témoin a passé dans le français comme synonyme de «martyr».

Saint Paul prend Dieu comme «témoïn» de sa conduite, de ses sentiments et des mobiles qui l'ont inspiré. Les termes «témoigner», «témoignage» tiennent

une place exceptionnellement grande dans l'évangile de Jean. Jésus est le témoin venu du ciel à qui Dieu lui-même, ses œuvres, les Ecritures, Jean-Baptiste rendent témoignage. Il atteste ce qu'il a vu et entendu (Jean 3,11-13). L'évangile insiste sur la pluralité des témoignages: Moïse, Dieu, les œuvres de Jésus.

Dans le procès de l'humanité, Jésus est le témoin, qui par sa seule présence provoque la séparation de la lumière et des ténèbres, de telle sorte que les hommes se jugent eux-mêmes par la position qu'ils prennent en son égard. Il est venu dans le monde «pour rendre témoignage à la vérité» (Jean 18,37). Après la résurrection, le témoin par excellence, l'avocat, sera l'Esprit Saint; c'est lui qui scelle la Parole de Dieu dans le cœur des fidèles. Il ne parle pas de son chef, mais dit ce qu'il a entendu (Jean 16,5-15).

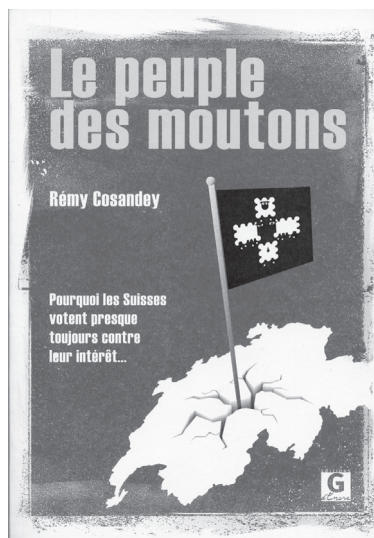
Sujet de réflexion: notre socialisme est-il un témoignage en acte et en paroles ?

Bertrand Zweifel

## Rémy Cosandey: Le peuple des moutons

L'auteur, ancien conseiller communal (exécutif) au Locle et ancien président de l'Union syndicale cantonale neuchâteloise, est membre du comité de la Fédération romande des socialistes chrétiens (FRSC).

Après avoir expliqué les origines de ses convictions chrétiennes, sociales, écologiques et



pacifistes, il analyse les raisons pour lesquelles les Suisses votent presque toujours contre leur propre intérêt. Il explique la montée des mouvements populistes et extrémistes (UDC, Lega tessinoise, Mouvement des citoyens genevois) par l'incapacité des partis traditionnels à prendre en compte les préoccupations de la population.

Rémy Cosandey ne se contente pas de contester la politique néolibérale menée actuellement par le pouvoir en place. Il propose de nombreuses solutions pour faire de la Suisse un pays plus social et plus écologique.

Trente personnes, dont trois autres membres du comité de

la FRSC (Pierre Aguet, Théo Buss et Bertrand Zweifel), ont accepté de s'exprimer dans ce livre.

Cet ouvrage peut être commandé auprès de l'auteur: Remy Cosandey, Léopold-Robert 53, 2300 La Chaux-de-Fonds, tél. 032 913 38 08 ou 079 273 45 14, ou par courriel: remy.cosandey@bluewin.ch. Prix: fr. 29.-

L'Espoir du Monde recommande vivement à ses lecteurs ce livre de plus de 150 pages, d'une part parce que l'auteur est fidèle aux principes des socialistes chrétiens, et d'autre part parce que le bénéfice éventuel de sa vente sera versé à une œuvre de bienfaisance.

# François Flahault: Où est passé le Bien

**commun ?** Ed. Mille et une nuits, Arthème Fayard, 2011

Bonnes lectures

L'auteur évoque d'abord la crise des subprimes aux USA en 2008. Elle s'articule sur l'idéologie néolibérale dont le seul but est la recherche effrénée du profit à court terme. Elle se singularise également par la pensée unique en vertu de laquelle l'économie ne peut fonctionner que selon les lois du marché. Ce système n'a que faire du Bien commun.

## Des droits individuels et du Bien commun

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les institutions internationales qui furent créées, tenant compte des horreurs que la barbarie humaine avait causées, s'employèrent à rédiger, en 1948, la Déclaration Universelle Des Droits de l'Homme. Elle énumérait les droits dont tout être humain doit jouir. En fait, il ne s'agissait que de droits individuels. Le Bien commun fut oublié.

François Flahault va nous expliquer cette notion. L'homme, dit-il, n'existe jamais seul, il coexiste. Il vit avec les autres, il a besoin d'eux, eux ont besoin de lui. Lui et les autres forment une société dont, aussi loin que la mémoire porte, on trouve la trace dans l'histoire de l'humanité. Des règles, des lois et des institutions permettent son fonctionnement.

Flahault s'arrête longtemps sur la coexistence dont il détaille les éléments permettant aux membres d'une société de vivre une bonne vie. Ces éléments constituent le Bien commun. Ce sont: une langue parlée par tous, le droit au travail assurant un salaire décent couvrant les besoins vitaux, les soins médicaux, l'assurance

vieillesse, l'accès aux groupements collectifs pour la culture, les loisirs et les sports; la jouissance des droits civiques; la liberté d'opinion, la liberté religieuse, la sécurité individuelle et collective, bref tout ce qui rend la vie paisible, libre et heureuse.

## Obstacles au Bien commun

Les sociétés humaines sont régies par des pouvoirs qui génèrent entre eux des rapports de force. François Flahault distingue deux types de pouvoir: le pouvoir «d'en Haut» (qui vient de Dieu) et le pouvoir «d'en Bas» (qui vient du peuple).

Pendant des siècles, le pouvoir d'en Haut a régné sans partage. La Révolution française l'a très sérieusement ébranlé. Avant qu'elle n'éclate, Montesquieu s'était inquiété de la puissance absolue de la monarchie de droit divin. Conscient qu'à cette force il fallait en opposer une autre, il proposa de fractionner le pouvoir absolu en trois entités indépendantes: le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire. Nos démocraties actuelles ont adopté ce mode de division du pouvoir politique.

Aujourd'hui, la mondialisation de l'économie et la toute puissance du capitalisme financier donnent à penser que ce système est menacé.

## Que faire ?

La conduite des affaires du monde étant aux mains de puissants intérêts privés, on comprend facilement que le Bien commun soit réduit à la portion congrue. Que faudrait-il faire pour qu'il soit ré-institué ?

La réponse est simple: créer un contre-pouvoir. Si la réponse est simple, sa réalisation difficile.

François Flahault cite deux exemples où le contre-pouvoir l'a emporté, non pas de façon absolue, mais significative: le premier concerne l'abolition de l'esclavage au XIX<sup>e</sup> siècle, le second la rupture de l'unité de la chrétienté au XVI<sup>e</sup> siècle.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les forces en présence étaient très disproportionnées. Mais la détermination des abolitionnistes, mus par des impératifs moraux et évangéliques leur permit de faire considérablement reculer l'esclavage, hélas encore existant de nos jours.

Dès 1519, écœuré par les pratiques de l'Eglise catholique, Martin Luther dénonça les abus de la papauté. Il s'ensuivit une scission, par la création des Eglises protestantes et une très forte diminution des pouvoirs religieux et temporel que l'Eglise catholique ne retrouva jamais.

A l'instar de ces deux exemples, il faudrait aujourd'hui une puissante coalition des demandeurs du Bien commun (ils sont légion) pour mettre un juste équilibre dans la répartition des richesses du travail humain dans le monde.

Georges Nydegger

*N.B. Cet ouvrage donne une importante et intéressante bibliographie sur le sujet.*

François Flahault



# Socialistes absents... heureusement !

La feuille officielle du canton du Tessin publie des chiffres intéressants. Ils nous rappellent un phénomène qui marque la politique française, dont la Suisse n'est pas épargnée. Sur 702 candidats aux élections cantonales, 15 ont des antécédents judiciaires: 6 à la Lega, 5 au PLR, 3 au PDC et 1 à l'UDC. Ils ont « franchi la ligne » sans état d'âme et se proposent de gérer les affaires publiques avec la même « innocence ».

Pierre Aguet

Des chiffres et des lettres

## Publications de la Fédération romande des socialistes chrétiens

### Bulletin trimestriel

**L'Espoir du Monde**, Organe de la fédération romande  
Abonnement annuel Fr. 20.-

### Brochures

**Engagez-vous, qu'il disait, Foi chrétienne et engagement politique.  
Réflexion sur un parcours, sur une motivation, sur une responsabilité**  
par Pierre Aguet (28 p., 1995) Fr. 8.-

**La Fédération romande des socialistes chrétiens. Evocation historique**  
par Jean-François Martin (32 p., 1998) Fr. 8.-

### CD et cassettes audio (préciser CD ou cassette lors de la commande)

**Un monde sans cap**  
Exposé de M. Ignacio Ramonet, directeur du Monde diplomatique,  
lors de la journée d'étude de la FRSC (1996) Fr. 20.-

**Les limites de la compétitivité**  
Exposé de M. Riccardo Petrella, fondateur du Groupe de Lisbonne, lors de la  
journée d'étude de la FRSC (1998) Fr. 20.-

**Capitalisme: peut-on reprendre le contrôle ?**  
Exposés de M. Ignacio Ramonet et de Mme Marianne Huguenin, lors de la  
journée d'étude de la FRSC (2008) Fr. 20.-

(Prix port compris)

**Commandes:** J.-F. Martin, Saules 9, CH-1800 Vevey  
Tél. + fax: 021/944 56 71; redaction@frsc.ch

## Sommaire du n° 146

- 1 Si Jésus revenait aujourd'hui (R. Cosandey)
- 2 Maurice Bavaud a tenté de tuer Hitler: la Suisse l'a laissé mourir (R. Zoller)
- 4 Le capitalisme comme religion (D. Andronicos)
- 5 FEPS: une prise de position qui oublie la Bible (E. Dommen)
- 6 Témoin (B. Zweifel)
- 6 R- Cosandey: Le peuple des moutons
- 7 F. Flahault: Où est passé le Bien Commun ?
- 7 Socialistes absents... heureusement ! (P. Aguet)

## A nos lecteurs

Ce numéro vous parvient avec un bulletin de versement qui vous permettra de renouveler votre cotisation à la Fédération romande des socialistes chrétiens (fr. 40.- par année, abonnement compris) ou l'abonnement seul (fr. 20.-).

Il n'est pas nécessaire de vous rappeler que nous avons besoin de votre soutien, notre journal ne bénéficiant d'aucune subvention ou faveur postale. Merci de faire de la publicité autour de vous. Le rédacteur tient à disposition des exemplaires du journal à distribuer à d'éventuels lecteurs. Nous savons que les chrétiens engagés sont nombreux dans les partis de gauche et les syndicats et que beaucoup de paroissiens ont le cœur du même côté que nous...

Le Comité romand

A adresser à M. J.-F. Martin, Saules 9, 1800 Vevey (ou redaction@frsc.ch)

- Je souhaite m'abonner à L'Espoir du Monde (1 an/4 numéros: fr. 20.-) et je verse la somme de fr. 20.- au CCP 10-16048-6, Féd. rom. des socialistes chrétiens, Lausanne.
- Je souhaite devenir membre de la Fédération romande des socialistes chrétiens et je verse la somme de fr. 40.- (abonnement compris) au CCP 10-16048-6, Féd. rom. des socialistes chrétiens, Lausanne.
- Je souhaite davantage d'informations et vous prie de me contacter.
- Je souhaite recevoir quelques exemplaires de L'Espoir du Monde pour les distribuer autour de moi.

Remarques:

Nom, prénom:

Adresse:

Tél.:

E-mail:

Date et signature:

## L'Espoir du Monde

ISSN 0014-0732

anciens titres:

«Voies Nouvelles» 1918-1947  
«Le Socialiste-Chrétien» 1947-67

**Editeur:**  
Fédération romande des  
socialistes chrétiens  
www.frsc.ch

Président: Georges Nydegger,  
Falquets 15, 1223 Cologny

**Rédacteur:** Jean-François Martin,  
Saules 9, 1800 Vevey,  
redaction@frsc.ch

**Administration:** Georges  
Nydegger, Falquets 15,  
1223 Cologny

**Imprimerie:**  
Journal de Sainte-Croix et envi-  
rons, 1450 Sainte-Croix

**Abonnements:**  
Fr. 20.- (1 an / 4 numéros)  
Fr. 40.- (y c. cotisation à la  
FRSC)  
CCP 10-16048-6, Féd. rom. des  
socialistes chrétiens, Cologny

